

— On m'a pris pour une folle, dit-elle après un silence, car j'ai crié de toutes mes forces : « *Attendez ! attendez ! attendez !* » Mais la guillotine affamée n'a pas d'oreilles.

— C'est horrible ! dit une modiste, guillotiner une femme !

— Vous n'êtes pas au bout de leurs fureurs, reprit mademoiselle Éléonore. Comme je pleurais sans cacher mes larmes, un sans-culotte me secoua rudement et me dit qu'on allait marier ainsi tous les aristocrates. Pauvre Juliette ! Ce n'est peut-être pas la tête de son amoureux qui est allée embrasser la sienne dans le panier, car j'en ai vu tomber dix autres !

## DEUX SOEURS

### DEUX AMOURS

#### I

De grands bois d'essences variées couvrent presque toute la montagne ; à mi-côte à peu près, s'élèvent les quelques maisons qui forment le village, et au-dessous de belles nappes de prairies s'étagent, diversement verdoyantes, jusqu'à la petite rivière qui gazouille au fond de la vallée sous un rideau de peupliers et de saules. Rien n'est frais et charmant comme cette solitude oubliée ; rien n'est doux comme une nuit d'été dans cette verdure et sous ces arbres enchanteurs.

C'est là que, par une belle soirée de printemps, un jeune homme, nonchalamment étendu sur la rive, écoutait, avec toutes les distractions de la rêverie, les bruits lointains du crépuscule.

Près de lui gisaient, épars, son carton, ses crayons et quelques esquisses de paysage. Il avait laissé venir la nuit en s'oubliant à rêver.

Raymond Darcy était un chercheur, un poète, surtout un peintre. Nature insouciant, il aimait l'art pour l'art, et les grands spectacles de la création pour lui-même, pour son émotion personnelle. Aussi lui arrivait-il bien souvent de se borner à admirer ce qu'il s'était promis de dessiner.

C'était, surtout et avant tout, le peintre des ébauches, des premiers coups de crayon, des œuvres inachevées. Il saisissait les grandes lignes d'un bel horizon; il essayait le profil d'un rocher pittoresque; il ébauchait les masses sombres d'un lointain boisé; puis tout à coup son rêve fuyait avec son regard, pénétrait plus avant, sondait les vagues profondeurs et s'égarait pour des heures. Sa pensée chevauchait par les nuages, le crayon s'échappait de ses doigts, le croquis s'envolait au vent. Le vent roulait une feuille de plus dans son tourbillon; et le beau projet d'art s'allait perdre où s'en vont tous les projets humains, et l'espérance et le désir.

Ainsi venait de s'écouler la journée; Raymond n'avait garde de s'en vouloir pour sa paresse. Son carton restait vide, mais son âme s'emplissait de quiétude et de doux songes. Le vent chantait pour lui sa plus vague chanson; les pâquerettes des prés,

les menthes du rivage, l'enivraient de leurs plus suaves soupirs. C'était bien mieux que d'avoir conservé sur une feuille inanimée un souvenir incomplet de la nature: la nature vivait toute en lui; il en emportait le meilleur parfum dans son cœur.

Tout à coup, au beau milieu de son rêve, il entendit, de l'autre côté de la rive, un gracieux murmure de rires, de chants et de voix, et il put bientôt distinguer, à travers la feuillée, deux adorables jeunes filles butinant çà et là les fleurs avec toutes sortes de folles joies et de ravissantes folies.

Il se leva, et les contempla longtemps, apparues tour à tour ou cachées sous le rideau des aunes. Puis, elles marchèrent, Raymond marcha aussi parallèlement de son côté; et, à force de leur trouver mille séductions naïves, mille grâces esquives, à coup sûr ignorées d'elles-mêmes, ses yeux finirent par en dire quelque chose à son cœur.

Notre poète errant s'avoua donc à l'instant qu'il eût donné tout au monde pour les embrasser toutes les deux de toutes ses lèvres. Il les suivait toujours. Enfin, elles arrivèrent à un gué qu'il fallait passer pour remonter au village. Mais à peine l'une d'elles, et la plus téméraire sans doute, eut-elle posé le pied sur la première pierre, que la pierre chavira, et les deux jolies promeneuses, tout en éclatant de rire, se trouvèrent de l'autre côté fort empêchées de

traverser le ruisseau. Raymond pensa que c'était le moment de se montrer, en disant avec un sans-facon tout à fait fraternel :

— Ma foi! mesdemoiselles, je voudrais bien vous aider.

— Tiens! le peintre, dit l'une à demi-voix.

Elles se regardèrent un moment, et la moins farouche ajouta :

— Mais, monsieur, je ne vois pas trop comment vous ferez.

Raymond s'approcha encore et leur tendit la main. Il fut adroit et heureux et parvint à les amener à bon port. Tous trois étaient jeunes et pleins de candeur : l'intimidé était facile. Après quelques minutes, on causait comme de vieux amis.

— Vraiment, dit Raymond, depuis douze heures que je connais cette vallée, je suis ravi et trouve tout enchanteur. Le site est délicieux; la journée a été charmante; la soirée vaut encore mieux que le reste; et voilà que, pour surcroît de bonheur, je rencontre deux oiseaux bleus qui s'en reviennent au nid, et me permettent presque de les accompagner. Décidément, je bénirai ma chance.

— Ah! oui, de jolis oiseaux! s'écria gaiement la plus jeune, des oiseaux à qui il faut tendre la main pour leur faire traverser un ruisseau de trois pas! J'en suis fâchée pour vous, mais vos oiseaux sont assez mal trouvés.

— Aussi bien trouvés qu'heureusement rencontrés, reprit Raymond, et, si je les avais vus dans le jour, bon gré mal gré, je les aurais en ce moment tous deux dans mon paysage; car, certainement j'aurais dessiné au lieu de me rouler dans l'herbe, pour pouvoir emporter de ce ravissant petit pays son plus ravissant souvenir.

— C'est très joli, Amélie, ce que monsieur nous dit là.

— Vous paraissez toute disposée à rire de moi, mademoiselle; mais, en vérité, je suis si content de ma journée, de moi-même, de votre vallon, de vous, de tout au monde; je suis si content de vous avoir entendue chanter, de vous voir sourire, que je rirai plus que vous si vous voulez bien le permettre.

— Oui, monsieur; cela nous comblera de joie, et nous donnera sans doute de beaux rêves, dit la jeune fille avec une gravité fort gaie. Quant au contentement que vous avez de vous-même, vous n'êtes pas difficile. Vous n'avez rien fait de la journée, et depuis trois ou quatre heures que nous sommes au bord de la rivière, vous avez dormi tout le temps; si bien qu'à votre insu, le vent, qui est fort galant, ce me semble, et presque autant que vous, nous a fait cadeau d'un fort joli petit croquis que voilà, monsieur, mais que je garde, parce que je puis très bien accepter un cadeau du hasard.

— Caroline dit alors, celle qui semblait la plus

agée et la moins étourdie, hâtons-nous, on nous attendra pour souper, nous serons grondées.

On approchait du village. Les jeunes filles entrèrent dans une belle avenue de marronniers, conduisant à une jolie maison blanche qu'un petit parc séparait des autres habitations.

Raymond, après les avoir saluées, resta quelques instants à les regarder s'enfoncer dans l'ombre et s'achemina ensuite vers la petite auberge où il était débarqué le matin même.

Arrivé dans sa chambre, il jeta sur la table son carton et ses papiers, il ouvrit la fenêtre et s'y assit les jambes en dehors, les yeux tournés vers la maison blanche où quelques lumières brillaient comme des étoiles dans les mouvants ombrages ; il se mit à fredonner une vieille et naïve chanson que j'ignore, mais où certainement il y avait de l'amour.

La nuit était sereine, la lune nageait dans une mer d'azur, quelques jolis nuages se fondaient aux caresses du vent ; les brises attiédies passaient avec plainte et murmure dans la chevelure frissonnante des saules ; et, tout au fond du vallon, dans l'ombre où se jouaient mille rayons tremblants, la voix mélancolique des eaux soupirait seule, comme une douce et amoureuse prière au milieu du silence infini.

## II

Amélie et Caroline, les deux jeunes sœurs que nous connaissons déjà, habitaient sous l'aile maternelle la maison blanche, qu'on appelait un peu ambitieusement le château. Madame Armand, veuve depuis quelques années, était une excellente femme qui ne savait rien au delà du beau vallon où elle était née et des deux jolies filles qu'elle y voyait grandir comme deux lis adorés. Tout son amour était là, et c'était un amour prodigue d'heureuses espérances comme d'heureuses réalités.

Amélie avait dix-huit ans ; plus grave, plus réservée, et comme se repliant un peu en elle-même, on l'aurait pu croire moins aimante et douée d'une sensibilité moins vive que sa sœur. L'avenir seul devait dire si le flot contenu perd de son énergie, et si l'expansion doit uniquement faire préjuger des richesses de l'âme.

Caroline, moins âgée d'un an, avait toute la gaieté et toute la gentillesse de l'enfance. Mais avec son caractère tout en dehors, si on la trouvait au premier jour plus adorable, c'était peut-être un peu parce qu'elle ne gardait pas autant qu'Amélie dans son cœur le trésor mystérieux et caché qu'il faut ne donner qu'à son rêve ou réserver pour le ciel.

Quoi qu'il en soit, c'étaient deux beaux petits êtres bien faits pour être aimés. Si la gravité de la brune, Amélie n'avait pas tout l'attrait piquant de sa sœur, plus folâtre et plus blonde, la douce mélancolie de ses grands yeux, d'un bleu foncé, semblait cacher des enivrements plus doux que les plus doux sourires. L'une offrait toutes sortes de joies exquises et séduisantes, toutes faites pour le premier désir, l'autre semblait une promesse indicible et profonde aux patientes adorations de l'espérance.

Il aurait fallu les pouvoir aimer toutes les deux.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que Raymond était en vieille amitié dans le château. C'était précisément à madame Armand que l'avaient adressé des amis communs, en lui désignant le vallon de\*\*\* comme l'Éden des paysagistes. Sa gaieté, sa cordiale franchise, une agréable figure et un joli talent suffisaient de reste à faire agréer un jeune homme vivement recommandé. Pour lui, dans le sein d'une famille où la beauté souriait au bonheur, il trouva tout d'abord mille charmes à la simplicité des mœurs de la montagne, fort embellie par la grâce et la distinction naturelles. On mit bientôt à contribution sa palette et ses pinceaux. Caroline, étant la plus hardie, fit, comme on s'en doute bien, la première demande. Voilà donc que Raymond commence un délicieux portrait, où il prodigue toutes les élégances de sa peinture, et où en peu de

de jours il parvient à une ressemblance frappante. Mais quand il en fut aux derniers accessoires, il n'eut plus garde de se hâter. L'aimable babil de Caroline l'enchantait, en surexcitant en lui son propre esprit, tout aussi jeune et aussi gai.

On peignait peu, on causait beaucoup, on riait plus encore, et personne ne pensait à se plaindre que le portrait ne s'achevât pas. Et puis c'étaient mille petites malices qu'on se faisait mutuellement.

Raymond sollicitait longtemps quelques minutes de repos; on remuait toujours. Raymond pria qu'on respectât l'harmonie de la coiffure qu'il devait reproduire; et les cheveux se brouillaient, se dénouaient, ou jouaient en mille caprices sous une main impatiente et mutine.

Plus tard Raymond prenait sa revanche :

— Mademoiselle Caroline veut-elle enfin me faire le plaisir de poser un instant ?

— Mon Dieu ! vous grondez toujours quand maman n'est pas là. Eh bien ! voyons, me voici ; je ne bouge plus.

— Allons ! posez comme il faut, je vous en prie ; je ne finirai jamais cet épouvantable portrait. Mais, tournez donc la tête vers moi.

— Voilà.

— Encore.

— Est-ce ça ?

— Si vous ne voulez pas poser d'aujourd'hui, il faut le dire. Encore un peu, encore!

Et Caroline se torturait le cou de très bonne foi, jusqu'à ce qu'elle s'aperçût que Raymond ne peignait pas et la regardait s'impatiser en riant derrière sa toile. Alors elle se levait, et, dans sa terrible colère, elle jetait sur le parquet la palette et les pinceaux, et s'enfuyait en ricanant dans le jardin. Raymond courait après elle, ravageait un carré du parterre et l'inondait de fleurs; puis il lui fustigeait les mains avec une branche de myrte ou de lilas. Caroline, tout épuisée de sa course, revenait alors s'asseoir aux pieds de sa mère sous la tenture de la terrasse, et Raymond commençait à harceler la grave Amélie, qui travaillait au milieu des lauriers-roses et des magnoliers aux calices d'or. Il déroulait le peloton de laine dont elle se servait pour le fond de sa tapisserie, ou bien il se mettait lui-même à broder, brodait tout de travers, et en une heure on ne réparait pas les sottises qu'il faisait en quelques minutes. Du reste, tout le monde trouvait cela charmant : Raymond était un enfant avec deux enfants, et madame Armand semblait être l'excellente mère de tous les trois.

Raymond depuis longtemps n'avait plus de famille; la famille lui paraissait ici, comme on peut le croire, une adorable joie. Les portraits à faire, et cinq ou six paysages à achever, lui servaient de fa-

ciles prétextes : il oubliait donc toujours de parler de partir.

### III

Il y avait, dans les environs du château, un voisin qui venait assidûment y faire sa cour : M. Justinien de Bauwr, jeune gentillâtre du pays, en était sans doute le plus élégant cavalier, parce qu'il était à peu près le seul. Comme compagnon d'enfance, comme ami de famille, il s'était depuis longtemps habitué à voir dans ses jolies voisines son bien, sa propriété, sa proie future. Une sorte d'insouciance pour les trésors qui jusqu'alors n'avaient pas semblé disputés le maintenait dans l'incertitude où Raymond demeurait étourdiment lui-même, afin de n'avoir pas à aborder la pénible décision d'une préférence entre les deux sœurs. Elles étaient, quoique diversement, toutes les deux si désirables ! au défaut de l'une on eût toujours été si heureux de s'attacher l'autre ! A quoi bon se torturer l'esprit et peut-être le cœur pour se déposséder d'une de ces deux attrayantes espérances ? Justinien avait donc fait comme Raymond, il réservait son choix.

Mais la présence d'un redoutable rival dut bientôt jeter de vagues inquiétudes au milieu des joies

paisibles de son règne. Il commença d'abord par se demander laquelle il préférerait : la question lui parut indécise. — Voyons donc alors, se dit-il, celle qui semblera la plus émue de mes assiduités. Rien ne parut encore très explicite pour résoudre cette seconde question. Justinien s'avoua même, bien à contre-cœur, que Raymond empiétait beaucoup trop simultanément dans ses droits, et que les deux sœurs se préoccupaient beaucoup trop également du barbouilleur de portraits. Il fit alors une foule de réflexions fort sensées sur la légèreté des femmes en général et de ses voisines en particulier. Aimez donc depuis votre enfance deux petits êtres aussi volages ! aimez-les au point de ne savoir laquelle vous aimez le plus ! Vienne alors un nouveau galant, votre tort sera précisément votre longue constance ; tout le mérite de votre concurrent est d'être venu tard ! Oh ! les femmes ! les femmes ! La nouveauté, le changement ! *varium et mutabile tempus* ! Les temps sont changeants ! rien n'est plus respecté ; les droits acquis ne sont plus rien : quel siècle ! quelles mœurs ! Enfin, puisque tout change, espérons ! cela changera peut-être. Peut-être on songera encore au vieil ami qu'on oublie pour le nouveau venu ! Qui dit que je n'aurai pas plus tard ma petite vengeance ? qu'on n'en viendra pas aussi à avoir pour moi tous ces gracieux petits soins qu'on lui prodigue aujourd'hui ? il n'est pas beau, après

tout, ce garçon-là ! *varium et mutabile tempus*. Laissons faire le temps.

Le temps allait toujours, et cela ne changeait pas. Mais, avec le temps, Justinien descendit un échelon de l'échelle de la vanité. — Eh bien ! pensa-t-il, après tout, elles sont toutes les deux ravissantes ; le plus grand malheur qui peut m'arriver, c'est de le laisser choisir ; il ne les épousera par dieu pas toutes les deux ! Voyons celle qu'il préfère et adressons-nous à l'autre : l'amour-propre n'a rien à voir dans cette affaire, puisque je ne savais pas moi-même laquelle je préférerais. Son choix m'éclairera peut-être : il est même fort probable que celle qui l'aura séduit m'irait beaucoup moins que l'autre.

Et Justinien, qui était, comme on voit, quelque peu philosophe, se mit en observation permanente pour découvrir les prédilections de son ami, son ennemi, comme il l'appelait à part soi. Mais c'était une atroce fatalité : Raymond n'avait pas de prédilection ; il leur disait à toutes deux qu'elles étaient ses petits anges, et elles le laissaient dire, et elles en paraissaient enchantées. Justinien devint morose : il se dit qu'il était bien absurde de rester là comme pour faire galerie au double triomphe de son double rival. Il parla beaucoup d'une furieuse passion qui lui venait pour la chasse ; il resta considérablement chez lui, et ne reparut plus que très rarement au château. Il espérait que, malgré tout, son absence

serait remarquée, madame Armand fut peut-être la seule à s'en apercevoir, je crois même que cela n'arriva qu'une fois. Justinien lui portait assez habituellement son pliant au jardin; un jour qu'elle avait oublié de le prendre elle-même, elle se dit : — Tiens ! mais ce brave Justinien nous néglige ; il doit chasser beaucoup ; c'est étonnant qu'il ne nous envoie pas de gibier : il n'est peut-être pas très adroit ; nous l'en plaisanterons. C'était mortifiant, comme on voit.

Chaque dimanche on allait, dans la soirée, voir danser les villageois à qui l'on prêtait généreusement les ombrages du parc. Le bal s'ouvrait sous les arceaux d'une magnifique charmille ; madame Armand causait avec les mères ; Caroline et sa sœur encourageaient des yeux les robustes danseuses. Dès le premier jour qu'il accompagna ces dames au bal champêtre, Raymond se promit bien d'innover avant peu. Il ne lui fallut pas longtemps, en effet, pour entraîner gaiement dans la joie des quadrilles la fille du maire, la nièce du curé, la jeune femme du percepteur, enfin toutes les notabilités du village, qui jusqu'alors avaient réservé leur dignité en se bornant à regarder danser. Quand il fut arrivé là, vint un beau dimanche où il fut plus gai et plus enfant que jamais, et où il triompha complètement des résistances que lui avaient longtemps opposées les deux sœurs. Il est facile de présumer que dès

ce moment le bal champêtre lui parut la plus ravissante des fêtes. Justinien se lassait déjà depuis longtemps de bouder ses voisines ; il ne voulait cependant pas perdre l'effet de son absence, et il s'était bien promis de ne pas retourner au château sans qu'au moins on lui eût reproché son oubli et demandé de revenir.

Les huit jours qui s'étaient écoulés depuis le dernier dimanche lui avaient semblé bien longs ; il crut donc trouver un honnête expédient en allant à la danse ; il restait libre de se montrer plus ou moins empressé, selon les circonstances du moment.

Quand il arriva, le premier quadrille se mettait en place : Amélie se levait avec le fils du maire, qui venait de l'engager ; Justinien chercha des yeux Caroline, et s'élança vers elle en sacrifiant tous ses projets de froideur, pour enlever à Raymond l'avantage d'ouvrir le bal avec l'une des deux sœurs.

Mais comme il se penchait déjà vers madame Armand pour la saluer, Raymond, qui semblait ne pas l'avoir encore aperçu, se retourna en lui disant : — Bonjour, — s'avança vers Caroline, la prit par la taille et la fit d'un seul bond sauter joyeusement à la danse. Justinien gronda tout bas quelque chose de terriblement énergique ; alors il se moucha, s'assit sur un banc de mousse et se dit à lui-même : — Je crois bien que je suis furieux. Quand la danse s'acheva il ruminait encore sa colère. Les premiers



sons de la cornemuse qui recommençait le rappel le tirèrent seuls de sa préoccupation, Amélie n'était pas loin de lui; il se leva pour aller l'inviter. — Raymond arrivait en courant, il entraîna au passage le mouchoir de madame Armand, qui tomba dans les jambes de Justinien; Justinien se baissa pour ramasser et rendre le mouchoir; et Raymond entraîna Amélie, en criant au fils du maire et à Caroline de leur faire vis-à-vis. Pour cette fois, Justinien articula si bien sa colère, que madame Armand l'entendit et tourna vers lui les yeux les plus stupéfaits du monde. Le pauvre diable alla se cacher sous les arbres en se mordant la langue; quand il revint, il avait pris son courage à deux mains: il n'adressa pas un seul regard aux deux sœurs, et dansa comme un forcené avec la fille, avec la femme, avec la sœur du maire, avec tout le monde, excepté avec ses voisines: il enrageait, mais il ne manqua pas une contredanse. De son côté, Raymond s'en donnait à cœur joie, il dansa, rit et chanta en faisant mille folies. Caroline riait aux larmes; Amélie elle-même garda toute la soirée sur ses lèvres un long et avenant sourire.

Il est d'usage à la danse qu'au dernier quadrille, avant de se quitter, on embrasse sa danseuse en l'enlevant par la taille. On juge donc un peu des préférences de chacun par le choix qui se fait pour cette contredanse. Raymond, qui venait de danser

avec Caroline, dansa cette fois avec Amélie.

Justinien s'apaisa alors, et sans oser, toutefois, aller inviter Caroline, il se dit: — Après tout, voilà qui vaut mieux; c'est Amélie qu'il aime; je n'aurais jamais eu de bien grandes sympathies pour cette mélancolie ambulante. Caroline est plus jolie; allons, c'est décidé, j'aimerai Caroline. J'étais fou de me désespérer. Il ne peut toujours pas les épouser toutes les deux, et si ce charmant monsieur a des goûts de sultan, nous sommes en France, où la polygamie est quelque peu défendue.

La contredanse s'achevait; au moment de s'embrasser, Raymond saisit Amélie par la taille, et voulut lui effleurer le front; elle se défendit en rejetant la tête en arrière, si bien qu'involontairement leurs lèvres se rencontrèrent, et dans leur trouble et leur émotion, ce caprice innocent du hasard devint un long et frémissant baiser. Amélie s'échappa des bras de son danseur, et s'enfonça toute tremblante et confuse dans l'ombre des charmes.

Justinien reconduisit Caroline en lui donnant le bras. Raymond accompagnait madame Armand; Amélie suivit lentement par derrière. De subites rougeurs lui montaient au front, et des larmes lui venaient aux yeux. — Puis, après qu'on se fut dit adieu, quand elle voulut prier avant de se coucher, elle tremblait comme la feuille et se sentait défaillir.

Elle s'avança vers la fenêtre, et là elle rêva bien longtemps, en noyant son regard, sa pensée et son rêve dans l'ombre odorante de la nuit. Quand elle ferma sa croisée, la nuit était bien avancée; le rossignol avait cessé de chanter, et déjà quelques lames d'or déchiraient les brumes de l'Orient.

## IV

Il y avait au fond du parc un sentier perdu pour ainsi dire dans les lilas, les églantiers, les aubépines et les cytises où la moindre bouffée de vent secouait des neiges de fleurs. Cette promenade solitaire conduisait à un bois mélangé d'arbres verts, où les mélèzes, les cèdres et les cyprès confondaient leurs feuillages. Mille petites retraites, mille cabinets de verdure avec des taillis de chèvrefeuilles et de jasminoïde, cachaient dans les fourrés des bancs de mousse ou de gazon qu'envahissait le lierre. Aux heures les plus brûlantes du jour, c'étaient là des enivrements sans fin de parfum, de fraîcheur et d'ombre.

Amélie affectionnait par-dessus tout ce silence et ce mystère. Elle y venait chaque jour, elle n'en sortait qu'à regret; Raymond la rencontrait souvent dans cette solitude, un livre à la main, douce, pen-

sive et mélancoliquement belle. C'est là qu'ils avaient eu quelquefois de ces entretiens d'intimité rêveuse, tels que la nature en fait naître entre deux enfants simples et purs comme elle. Dangereux bonheur où le cœur prend trop de part pour ne pas se risquer! Amélie était ainsi prédisposée d'avance; elle crut à ce fatal baiser qui avait refoulé tout son sang vers son cœur. Elle se troubla sans cesse; elle sentit en elle des confusions étranges; elle était distraite, et souvent l'envie lui venait de pleurer. Elle ne rêvait que le sentier caché; là seulement elle se sentait à l'aise, elle y faisait tant de songes; et au milieu de son trouble et de son anxiété, elle trouvait par instant une ivresse profonde, inconnue, ineffable: c'était quelque chose de divin qui l'effrayait, quelque chose de triste et de douloureux qu'elle chérissait. Rien ne lui avait dit que c'était là de l'amour.

Un matin, que le jour était doux, que le ciel était pur, Caroline et Raymond jouaient dans le parc, en faisant toute sortes de rieuses causeries.

Les dernières cerises rougissaient dans les feuillages déjà jaunissants; Raymond atteignait d'un bond les cimes élevées, et Caroline dépouillait en un instant la branche ainsi soumise. Il arriva tout à coup qu'au moment où Raymond donnait une secousse imprévue à une branche qu'il n'avait pu saisir, un nid de pinsons vint tomber aux pieds de Caroline, et Raymond de courir, chacun pour-